



Jean-Pierre Siméon © DR

Entretien avec Jean-Pierre Siméon

par Manuela Barcilon et Annick-Lorant-Jolly

Jean-Pierre Siméon a commencé à écrire de la poésie il y a une trentaine d'années et il n'a plus jamais cessé. Mais loin d'être un auteur retiré de toute vie sociale il s'y est engagé pleinement : enseignant et formateur, directeur de collections, puis directeur du Printemps des Poètes, structure autour de laquelle il a su fédérer les talents. Son but : transmettre sa passion, faire découvrir – et partager le plus largement possible – cette forme de littérature et toute la diversité des écrivains qui l'honorent de leur plume.

* Jean-Pierre Siméon a enseigné à l'IUFM de Clermont-Ferrand et a été à l'origine de La Semaine de la poésie, qui s'y déroule maintenant chaque année. Il dirige avec Jean-Marie Barnaud la collection « Grands Fonds » des éditions Cheyne. Il est aussi poète associé au TNP de Villeurbanne et directeur artistique du Printemps des Poètes. Il a publié de nombreux livres chez différents éditeurs, dont quelques pièces de théâtre et des recueils de poésie pour lesquels il a reçu le prix Antonin Artaud et le prix Apollinaire.

Annick Lorant-Jolly : Vous avez un parcours protéiforme et passionnant : vous avez été enseignant, vous dirigez depuis treize ans « Le Printemps des poètes », vous êtes aussi un écrivain de poésie et de théâtre. Comment et pourquoi avez-vous commencé à écrire de la poésie pour la jeunesse ?

Jean-Pierre Siméon : Il y a vingt-six ans. J'écrivais déjà de la « poésie pour adultes » pour les éditions du Cheyne et je m'étais lié d'amitié avec Jean-François Manier et Martine Mellinette, qui les dirigeaient. Nous avions des enfants en bas âge, eux aussi, et j'ai eu envie, de façon totalement spontanée, d'écrire pour eux, quelque chose de différent de ce qu'on pouvait trouver à l'époque : des comptines, des rimailleries ou des poèmes légers et fantaisistes. J'y voyais d'autres enjeux : je ne voulais pas que ce soit une poésie – je l'espère en tout cas – amoindrie dans ses moyens et dans ses intentions, dans ce qu'elle veut dire du monde et la façon dont elle le dit. Je voulais écrire pour des enfants en gardant l'exigence de la poésie. Comment pourrais-je le dire ? Une

sorte de ligne claire peut-être ? qui ne veut pas dire la fuite de la complexité. Simplement qui fait que le poème est plus facilement recevable par quelqu'un qui n'y est pas habitué. Quand j'ai écrit *À l'aube du buisson*, le premier livre qu'on ait fait dans la collection « Poèmes pour grandir » au Cheyne, un peu emblématique donc, mon intention était vraiment d'écrire de la poésie contemporaine... en vers libres, avec des images, avec du mystère, parce qu'il n'y a pas de poésie sans cette part d'inattendu. Vouloir, pour protéger l'enfant de je ne sais quel dérangement ou malaise, alléger la poésie de son mystère c'est perdre l'essentiel. Je voulais que ça reste, du point de vue formel, dans une rythmique contemporaine – la mienne au fond : on vit dans son temps, on écrit avec son temps – et ne pas céder sur ce qui fait l'intérêt de la poésie : susciter l'étonnement, l'interrogation, la compréhension différée, imprévue... une compréhension qui doit réinventer sans cesse ses moyens. En fait je n'avais pas ces intentions au départ, je suivais une sorte d'intuition et je cherchais à trouver un équilibre par rapport à ce qui me semble être la nature même de la poésie : une densité, une intensité, une opacité relative. Si la langue n'a pas sa part d'opacité, si elle ne fait pas obstacle, elle ne dit pas plus que ce qu'elle dit ordinairement. Il fallait en même temps que les enfants à qui elle s'adressait se sentent concernés. Mais pas en choisissant les thèmes. Je pense que les enfants s'intéressent à tout du monde, dans ses aspects les plus heureux et les plus négatifs. Ils ont la sensation du monde, comme un adulte. Alors c'est vrai que dans *À l'aube du buisson* il y a une parole adressée très directement.

A.L.-J. : Vous parlez d'une sorte d'opacité nécessaire de la langue ?

J.-P.S. : Oui, parce que la poésie est le lieu où on fait entendre des langues non conformes. Il est légitime de réinventer la langue. On n'est pas condamné à la langue standard. Ni à la langue de transmission d'informations, ni à la langue gentille de l'affectif, ni à la langue du récit... Et cette découverte, l'enfant a le droit le la faire.

Manuela Barcilon : Cette langue-là, parce qu'elle est particulière, permet peut-être d'affronter ce qu'on ne peut pas dire autrement, ou très difficilement.

J.-P.S. : Comme le dit Yves Bonnefoy, à travers la langue du poème, on retrouve une fonction que la langue conceptuelle ordinaire perd, une sorte de présence au monde, forte et vive. C'est ça la force d'émotion, de commotion du poème. En lisant un poème on se ressaisit dans sa présence au monde. Alors que dans un récit, on peut se sentir laissé à la porte. Ce « il » du récit c'est un fantasme de soi qu'on projette. Dans un poème, on est convoqué tout entier, corps et âme. Ça c'est une vraie différence. Mais aujourd'hui, la culture en France est dominée par le récit : que ce soit dans les livres ou à la télé, on nous raconte des histoires... Moi je pense que c'est dommage. Ce qui est intéressant, du point de vue de la conscience et de la compréhension de la complexité du monde, c'est évidemment cette part d'inédit, d'insolite, de non-dit qu'on trouve dans la langue elle-même.

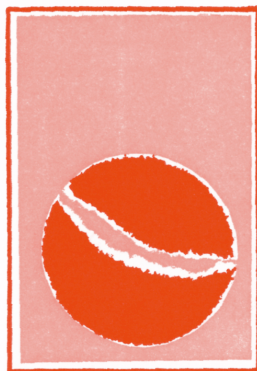
A.L.-J : On peut vivre ce type d'expérience à la lecture de certains romans aussi.

J.-P.S. : Oui, tous les romans et tous les récits ne se valent pas. Le roman est un

lieu de passage aussi vers une épaisseur du réel. J'en conviens. Ce que je disais de façon un peu provocante c'est que je m'inscris en faux contre l'omnipotence, dans l'art en général aujourd'hui, du récit. Je ne veux pas dire qu'il n'y ait pas besoin de récit mais qu'on ne fait pas sa part à cette autre fonction du langage, qui est la fonction poétique. Parce que nous vivons dans une société qui recherche les divertissements et les distractions. Et la poésie n'est pas récupérable de ce point de vue-là.

M.B. : Est-ce que dans le théâtre, il n'y aurait pas les deux : une forme de poésie et du récit ?

J.-P.S. : Oui, c'est pour ça que je fais du théâtre. Si c'est un théâtre qui assume sa fonction, il peut être le lieu privilégié d'une pensée poétique du monde, d'une sensation poétique des choses. Qui n'est pas seulement le reflet de la société. De la même façon, le théâtre n'est pas seulement fait pour raconter des histoires, parce que la télévision et le cinéma le font mieux. S'il y a une spécificité du théâtre – sa chance même – c'est son archaïsme. Ce que peut nous donner le théâtre, c'est quoi ? Autour du plateau, une assemblée qui se réunit et qui entend, qui voit se lever la langue, une langue étrange, étonnante, drôle, grave... une langue qui nous fait exister plus fort tous ensemble. Ça c'est la présence de la poésie dans la cité, comme un diapason qui nous élève à travers la langue. Et alors on devient plus attentif que jamais à un réel que l'on regarde souvent avec désinvolture. Pour aller contre cette désinvolture générale, l'inattention au monde, la poésie est l'arme la plus efficace. Bien plus, je dis, que le récit. Car quelle est la spécificité de la littérature ?



Caresser
le mystère

Ton bonheur je le sais
sera d'apprivoiser
les vergers immenses
et les vastes collines
où la nuit se repose

Tu pourras je le sais
commander à la mer
d'habiter ton jardin
et convaincre le vent
de laisser sa colère
et décider les blés
à coucher leur lumière
dans ta haute maison

Tu pourras tout cela
si tu sais caresser
le mystère

Jean-Pierre Siméon : *À l'aube du buisson*,
Cheyne éditeur

C'est de nous donner ce que le reste ne nous donne pas. Je suis un peu radical là-dessus mais en même temps il y a des urgences graves dans le monde. Regardez les révolutions, les morts, les milliers de gens qui meurent tous les jours en Afrique... Alors la littérature n'a pas le droit d'être vaine. Vous voyez, je milite pour que tout le monde partage la littérature, mais je suis absolument intransigeant sur sa fonction. Or la poésie peut concentrer toutes les exigences dans des poèmes simples, en dix vers, de Guillevic. Alors il faut lire du Guillevic à un enfant de cinq ans pour qu'il soit à l'aise avec un livre de Quignard ou de Michon plus tard.

A.L-J : Et la spécificité de la poésie c'est sa langue ?

J.-P.S : Oui. Ce que la poésie apporte d'unique c'est ce bouleversement dans la langue. Yves Bonnefoy donne, entre autres définitions de la poésie, celle-ci qui est très belle : c'est « le soc de rythmes ». Le soc de rythmes qui retourne, qui laboure, qui bouscule la langue. Or notre langue ordinaire est un terrain plat. La langue poétique échappe à sa platitude et à son uniformité. En trois vers, en un vers, un poème nous bouleverse, il renverse notre vision du monde, notre épreuve du réel. Parce que la langue sonne différemment. Comme le disait Aragon « La poésie c'est ce qui ne demande pas d'être compris mais qui exige la révolte de l'oreille ». Je trouve ça magnifique. Vous ne pouvez pas accéder au poème sans une mobilisation de votre être tout entier. La poésie vous demande d'être là tout entier : corps, esprit, affect, mémoire. Et si vous êtes disponible au poème, alors vous ressentez une sorte de présence vibrante au

monde : la poésie nous rend à l'intensité d'être. Parce que le poète redonne à la langue ce qu'elle a perdu : on sait bien que le mot « chaise » ne dit pas la chaise et le mot « amour » ne dit pas l'amour. Donc tout à coup là dans le poème, on fait re-coïncider les mots et la sensation du réel.

M.B. : Dans le poème, peut-être retrouvons-nous une langue d'avant. Entendue par l'enfant, tout petit, quand il n'a pas encore la compréhension telle que nous l'avons maintenant. Peut-être dans le poème réentendons-nous à nouveau ce que nous ne comprenions pas mais que nous ressentions. Et ces mots font grandir les enfants...

J.-P.S. : Votre intuition me paraît juste. Bonnefoy a théorisé cela, en disant que la poésie était une langue pré-conceptuelle. Il dit : la poésie renoue avec cette appréhension première de la langue dans sa composante sonore.

M.B. : Pour revenir à votre œuvre de poète pour la jeunesse, quand vous écrivez pour des enfants, sont-ils la source de votre inspiration ? Avez-vous quelque chose à leur adresser ?

J.-P.S. : C'est très difficile de répondre à cette question-là. Parce que je pense que c'est vraiment les deux. Quand je parle à quelqu'un c'est évidemment que j'ai envie de lui dire quelque chose, qu'il soit enfant ou adulte. Surtout quand on écrit un poème. Même si parfois on peut dire son impuissance à dire. Par exemple, dans certains poèmes, je signifie l'impossibilité qu'on a tous à dire des choses qui nous importent. Et en cela je partage une expérience commune avec les enfants auxquels je m'adresse. J'ai aussi la volonté de dire le monde, mais

pas de façon didactique ou impérative – « voilà le monde comme il est, ou comme il doit être ». J'essaie de faire en sorte de relayer la question que l'enfant porte en lui, de la susciter ou de la valoriser, parce que la question précède le poème. Les enfants me le disent quand je les rencontre : « il y a plein de points d'interrogation dans tes poèmes ». Et ils ont raison. Quand je m'adresse à eux, effectivement ce n'est pas pour leur dire : « fais comme-ci ou fais comme ça ». C'est plutôt dans l'esprit de « tente ça, essaye ça ». Ou de susciter un étonnement en révélant un paradoxe. Il y a malgré tout un bonheur de vivre que j'ai envie de leur faire partager, malgré toutes les défaites, la violence, la peur, la solitude. Compte tenu de la part sombre de l'existence. Par opposition à une poésie univoque pour les enfants, c'est-à-dire qui ne donne du monde que ce qui paraît le plus souhaitable, une poésie qui ne fait que l'éloge du doux, du bon, de l'agréable, du merveilleux. Je dis le monde tel qu'il me semble, mais avec une certaine forme de confiance dans la vie.

M.B. : Nous avons l'impression qu'il y a une évolution dans votre écriture, de vos premiers poèmes *À l'aube du buisson* aux plus récents. Comme si vous abordiez davantage ce qui est sombre... ?

J.-P.S. : C'est que dans mes poèmes il y a la présence de l'interlocuteur auquel je m'adresse. Quand j'ai écrit *À l'aube du buisson* ou *La Nuit respire*, mes enfants étaient très jeunes, maintenant ils ont 31 et 35 ans ! Peut-être que les préoccupations qui sont au centre de mes livres évoluent avec mon interlocuteur... et mes enfants restent, peu ou prou, comme... « le lecteur idéal », selon Umberto Eco. Mais, on trouverait sans doute la même

évolution dans ma poésie pour adultes. Je n'écris pas « pour les enfants », « pour les adultes », j'écris. Et, à l'intérieur de ce que j'écris, il y a ce moment où ma parole se fait plus particulièrement en pensant aux enfants. Comme dit Alain Serres : « Je n'écris pas pour les enfants, j'écris aux enfants ».

A.L.-J. : Cependant dans votre œuvre actuelle il y a une espèce de gravité.

J.-P.S. : Sûrement, croissante, mais regardez la gravité du monde autour de nous, la société... Je suis très engagé dans le monde, je suis très conscient et très à l'écoute de ce qui se passe partout, parce que je pense que c'est ça la base de l'écriture, une sorte d'ouverture et de disponibilité au monde qui nous entoure.

A.L.-J. : Vous êtes un « résistant » ?

J.-P.S. : Oui, au nom de ce que je crois être une force de vie. Je veux être d'une extrême lucidité sur la violence du monde et la tragédie de l'existence. Je le dis souvent, même à des jeunes : on naît dans la catastrophe. Et d'abord on naît les yeux ouverts sur notre mort, ce qui est déjà beaucoup à assumer. Mais il faut cette lucidité-là, sinon il n'y a pas de légitimité à la parole, je crois. Aux enfants aussi, on doit une lucidité sur la part noire de l'existence. En même temps – je crois que toute mon œuvre le dit – j'ai la volonté d'affirmer l'humain, la beauté, l'émerveillement, une présence heureuse à ce monde. C'est présent également dans les livres que j'ai écrits pour les adultes. Cette volonté d'affirmer malgré tout. Tout est dans le « malgré tout » si je puis dire. Je me bats contre toutes ces littératures de la morosité, contre la grande névrose occidentale, qui est une névrose de l'écoeurement, du dépit.

A.L.-J. : D'ailleurs vos poèmes les plus sombres – comme dans votre recueil *Ici* – ne sont pas entièrement désespérés, il y est fait appel à une part d'humanité profonde.

J.-P.S. : Savez-vous pourquoi j'ai évoqué dans *Ici* un SDF croisé dans la rue ? Parce que les enfants croisent eux-mêmes des SDF dans la rue. Et qui tient parole là-dessus ? Il n'y a pas que le livre documentaire ou sociologique ou politique, ou la télé. Le poème peut aussi parler de ça. Et lorsque j'en parle dans le poème, c'est dans une forme de complexité, pas juste pour dire mon malaise. J'espère que ça donnera à l'enfant matière à un dialogue avec lui-même et avec mon poème sur cette réalité qu'il rencontre. La poésie est là pour assumer la complexité de la relation au monde, pas pour la simplifier. Et je crois que même s'il y a cette part négative dans mes livres récents, ce qui reste, en arrière-plan, est une vision humaniste, une sorte de foi dans l'humain, préservée.

M.B. : Vous militez en poésie, pour la poésie ? Pensez-vous que le poème a un pouvoir ?

J.-P.S. : Tous les mots de votre question sont intéressants et en même temps piégés. Je milite pour la poésie, c'est certain et je l'affirme. Je suis d'une génération qui a grandi dans l'idée de la nécessité d'un engagement citoyen. Et je pense aujourd'hui que la poésie est une objection radicale au monde dans lequel on vit. Après, est-ce que dans mes poèmes je suis militant ? Non, j'incarne simplement cette position. J'essaie que ma poésie soit le plus en adéquation avec ce que je suis. Et ce que j'en éprouve c'est ce double mouvement paradoxal, de répulsion, de rejet de ce que je vis ou

vois et, en même temps, une joie de vivre. Les deux sont dans une dialectique constante. Il y a eu un grand débat là-dessus (mes derniers recueils *Ici* et *Sans frontière fixe* pourraient renvoyer à ce débat) sur l'engagement de la littérature en général, pas seulement de la poésie.

À partir des années 1970 s'est développé un refus virulent de tout engagement de la littérature, le déshonneur des poètes ! La littérature devait rester intègre... Pour ma part, je pense que, si l'écrivain est engagé pleinement, une part apparaît forcément dans ce qu'il écrit. Mais je n'écris pas des poèmes pour dénoncer. J'écris et dans ma poésie il y a une part de ce que je suis, donc de ma révolte, et d'affirmations alternatives, si je puis dire. C'est toute la différence avec une poésie « tract » par exemple. Que je ne rejette pas forcément, contrairement à d'autres, je crois encore à l'efficacité et à la justesse d'une poésie qui se donnerait pour mission d'être, à un moment donné, le véhicule d'autre chose qu'elle-même. Je ne fais pas ça moi-même, mais pourquoi pas ?

A.L.-J. : Et vous êtes aussi un militant dans le domaine de la culture. Vous avez été conseiller dans la commission créée par Jack Lang dans le cadre de son plan pour développer les Arts et la Culture à l'école et vous êtes devenu en 2001 le directeur du « Printemps des Poètes ».

J.-P.S. : Le « Printemps des Poètes » est vraiment une idée de Jack Lang, lui-même, et d'Emmanuel Hoog, l'actuel président de l'AFP, qui a été auparavant président de l'INA. On m'a confié la direction artistique de cette nouvelle manifestation. Au tout début, il n'y avait



Oui je sais que
la réalité a des dents
pour mordre
que s'il gèle il fait froid
et que un et un font deux

je sais je sais
qu'une main levée
n'arrête pas le vent
et qu'on ne désarme pas
d'un sourire
l'homme de guerre

mais je continuerai à croire
à tout ce que j'ai aimé
à chérir l'impossible
buvant à la coupe du poème
une lumière sans preuves

car il faut très jeune
avoir choisi un songe
et s'y tenir
comme à sa fleur tient la tige
contre toute raison

Jean-Pierre Siméon, avec des images de Martine Mellinette : *Ici*, Cheyne éditeur

pas de structure permanente, pas de direction artistique, mais un conseiller, le poète André Velter, qui a donné le ton : exigence et ouverture.

A.L.-J. : En 2011 « Le Printemps des Poètes » a lancé sa 13^e édition. Dans le dossier, nos lecteurs pourront lire, entre autres, un article sur le travail formidable de médiation que vous conduisez. Cette année, vous célébrez « D'infinis paysages » et cela m'amène à vous demander comment vous choisissez les thèmes de

vos manifestations. Y a-t-il des thèmes poétiques ?

J.-P.S. : J'ai souvent dit que « la lecture de la poésie est polysémique », chacun lit dans le poème ce qu'il a besoin ou le désir de lire. L'idée d'un thème me semble donc a priori antagoniste au poème. Parce que c'est réduire le poème à un de ses effets de surface, à un élément de discours. Mais il est vrai que le thème, quand il est polysémique, peut ouvrir à des possibilités de lectures. Le premier thème que j'ai proposé était : « Les poètes

vivants », c'était un manifeste, une façon de dire « Les poètes sont parmi nous ». Après je me suis dit : il faut donner une cohérence au « Printemps des Poètes » qui est une immense manifestation hétérogène, multiple, diverse. C'est partout en France et maintenant à l'étranger. Ça peut être le fait d'une association de poètes amateurs comme d'un grand musée national. Ça peut être une exposition, comme de la chanson, comme du poème proféré, ou encore une lecture d'un poète très consacré... c'est tout ça. C'est la seule manifestation de cette nature-là, de cette envergure et qui soit aussi multi disciplinaire. Donc je pensais qu'il fallait donner quelques points de cohérence, pas un seul. D'abord le sentiment pour tous ceux qui font partout « Le Printemps des Poètes », y compris très loin dans un petit village, qu'ils contribuaient à un mouvement général... un sentiment d'appartenance à un mouvement commun. Ensuite le thème a une volonté pédagogique. C'est une manière pour moi d'aller contre des idées toutes faites. Par exemple quand je propose « Passeurs de mémoire » et/ou « Poètes vivants » je dis quelque chose de paradoxal apparemment.



Ainsi il y avait une volonté d'affirmer que la poésie ce n'est pas les petites fleurs et la nature, quand nous avons choisi « Le chant des villes »... à chaque fois j'essaie d'ouvrir l'idée qu'on se fait de la poésie.

J'ai repris quand même quelques grands thèmes, comme « l'amour » bien sûr, parce que c'est inévitable mais, pour ne pas de tomber dans les stéréotypes, on a choisi un titre un peu plus complexe « Lettera amorosa », avec René Char, parce que c'était l'année Char. Et puis il y a eu « L'espoir », qui avait une fonction plus politique. Une manière de demander aux poètes : « qu'avez-vous à nous dire de l'espoir aujourd'hui dans une société du désespoir ? du non-espoir, du dépit ? ».

A.L.-J. : C'est aussi une façon de rappeler la place du poète dans la société.

J.-P.S. : Oui, bien sûr, ce poète que l'on dit souvent à l'écart, perdu dans son univers. Une volonté du « Printemps des Poètes », ce sera le cas tant que je le dirigerai : manifester la présence de la poésie et des poètes au cœur de la cité, au cœur du processus social. Que la langue qu'ils utilisent fasse sécession d'avec la langue commune, oui. Mais cette sécession n'a à mon avis d'efficacité que si elle est éprouvée au cœur de la cité. Sinon, si on produit une langue en dehors du monde, à quoi cela sert-il ? Mais si la langue particulière qu'inventent les poètes s'exprime au cœur de la langue commune, alors elle fait objection, elle fait dissonance. Et c'est cette dissonance qui est l'enjeu même de la poésie.

Propos recueillis le 3 février 2011